

Une bonne vieille histoire : que chacun croit connaître et que tous liront avec plaisir : (suite)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 29

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182356>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

portent pas de linge, mais se baignent tous les deux jours. — Tout le monde porte des chaussettes en toile et des sandales en paille tressée. Chacun, en rentrant chez soi, ou en se présentant dans une maison étrangère, ôte ses chaussures et les laisse sur le seuil. — Les planchers sont recouverts de nattes, qui dispensent de tout autre mobilier.

Le Japonais est mari d'une seule femme ; il aime les sciences et les arts, la musique et le spectacle.

L'industrie est très avancée chez lui. Il fabrique de belles étoffes, travaille le fer et le cuivre avec habileté, forge d'admirables sabres ; ses ouvrages en bois, ses vernis, ses porcelaines, ont une grande célébrité.

Sous le rapport politique, le pouvoir se partageait, jusqu'à l'année dernière, entre un chef héréditaire et despotique, le *Taikoun*, et un chef spirituel, le *Mikado*. Ensuite de luttes entre ces deux souverains, le *Mikado* l'a emporté et règne seul. Le *Taikoun* vit actuellement solitaire dans une maison de campagne.

Le costume des gens de guerre reproduit tout l'attirail de la féodalité européenne : casque, cotte de mailles, hallebarde, sabre à deux mains, etc. ; tel est l'habillement de parade d'un guerrier de rang supérieur. — Les fusils de l'armée sont tous à percussion. — L'escrime est un art très répandu dans l'armée. Les hommes se montrent très adroits dans cet exercice ; les femmes même s'y adonnent.

Le sabre est l'arme classique, l'arme nationale ; chaque sabre a sa tradition, son histoire dont l'éclat se mesure au sang qu'il a versé. Un sabre neuf ne doit pas rester vierge. En attendant que l'occasion se présente de le plonger dans le sang humain, son possesseur l'essaie sur des animaux vivants et mieux encore sur des cadavres de suppliciés. Moyennant autorisation, le bourreau lui livre deux ou trois cadavres. Alors notre Japonais les attache en croix sur des chevalets et s'exerce à trancher, tailler, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de force et d'adresse pour couper à la fois, par le milieu du torse, deux cadavres liés l'un contre l'autre.

Serrements de mains.

On ferait tout un chapitre sur les différentes manières de se serrer la main.

Une personne qui se croit supérieure à une autre lui serre la main d'un coup sec et rapide.

Une autre croit vous faire une grâce suprême en vous abandonnant la main si mollement qu'on pourrait la croire morte.

L'orgueil ou l'indifférence se témoigne encore plus clairement en n'offrant à serrer qu'un doigt ou deux.

Un homme qui n'est pas votre ami triture votre main dans la sienne avec une telle brutalité, qu'après vous être tiré de son insupportable étreinte vous éprouvez un sentiment de vive satisfaction en agitant vos doigts et en vous assurant que vous n'avez rien de brisé.

Il y a un art délicat de serrer la main, en com-

mençant par une pression irrésistible, qui s'accroît doucement et s'achève en décroissant de même. De bien longues descriptions ne suffiraient pas à donner une idée de la variété infinie de ce langage des mains. Il ne faut pas plus deux secondes à certains serremments pour exprimer très clairement des sentiments très complexes : tendresse, dépit, regret, prière, espoir, etc. Ah ! le meilleur de tous est celui d'un père, d'une mère, etc., si égal, si plein, si sincère !

Si quelqu'un entreprenait de développer ces idées, il aurait à se poser quelques autres questions accessoires : — Quand convient-il de serrer la main ? Dans quelles circonstances doit-on s'abstenir de tendre la sienne ? Si l'on vous laisse la main étendue sans la prendre, quelle offense !

La grande et seule règle est le tact, qui ne s'enseigne pas.

Lo baromètre à Djan Luvi.

Lo teimps étai quie !

Lo baromètre à Djan Luvi étai hiâu ; on pecheint bet ein déssus dè l'épinga.

— Dù que n'èin lo biau, de se Djan Luvi, mè vé fèrè sciï lo grand recors !

— E mè, dese sa Jeannette, ye vu mettrè la buïa....

Et ye firon dinse.....

Quand lo fein fut bas, et la buïa lavâie, lo teimps bargagnivè adé, et lo baromètre marquâvè adé lo biau.

La Jeannette fe mettrè lè cordés et Djan Luvi fe déseindana, veri, eintsirena, détsirena, mettrè ein tire et tot po rein, kâ à tot momeint onna carra de plliodzo et onna carra dè sélâo, tanquie que la plliodze sè mette ein trein tot dè bon.

Lo baromètre marquâvè adé lo biau.

Djan Luvi avâi bio atteindre, plliovesâi à la rollhie. Adon la colère l'âi montâ à la têtâ ; ye preind lo baromètre que n'avâi rein dècheindu, lo tsampè dein lo pacot ao mâitein dé la tserrâive ein desein :

— Va t'èin don vairè, tè mèmo, bâogro dè meinteu, se fâ tant biau !

UNE BONNE VIEILLE HISTOIRE

QUE CHACUN CROIT CONNAÎTRE ET QUE TOUS LIRONT AVEC PLAISIR

(Suite.)

X

Arrivé dans la capitale de la France, où le duc de Bourgogne le reçut comme le sauveur de son apanage, le chevalier vaudois fut témoin du don de l'épée de connétable, que le roi fit au célèbre Duguesclin ; et c'est une cérémonie à laquelle il était digne d'assister. Othon accompagna ce héros dans le Poitou, le Rouergue, la Normandie ; pendant cinq ans il eut une part brillante à ses succès, contre les ennemis de la France, et sut mériter son estime en captivant son amitié. Mais l'image de Catherine, malheureuse, le suivant partout, il ne fut tranquille que lorsqu'il la sut auprès de son père. Ayant enfin obtenu la sentence qui la séparait de son époux, la dame d'Estavayer avait réclamé le secours du châtelain de Grandson pour l'escorter à Belp, où elle était arrivée heureusement. Othon qui ne crut pas payer trop ce service de Monténach, en lui accordant la main de sa fille,

l'unit à la charmante Ancelise, peu après son retour de Belp. La dame de Montfaucon, traitant la châtelaine de Grandson comme sa fille adoptive, lui assura tous ses biens : les noces se firent au château d'Echallens. Othon qui voulut assister à cette fête, passa quelque temps à Echallens avec les nouveaux époux ; mais l'approche d'une armée redoutable était faite pour troubler leur joie. Après avoir envahi la Lorraine et l'Alsace, Enguerrand de Coucy, à la tête de ce formidable rassemblement, menaçait les frontières de la Suisse.

Composée de cette lie abjecte et féroce de la populace des villes qui, sous le nom de Malandrins, s'était rendue aussi odieuse que redoutable à la France, l'armée d'Enguerrand était divisée en trois corps, commandés par le comte de Kent, le comte d'Armagnac, et lui-même. Après avoir ravagé l'Alsace, ils se réunirent devant Brisach ; mais Léopold le défendait en personne, et la place tenant encore au bout de six semaines, le sire de Coucy conduisit ses troupes sur la fin d'octobre vers les frontières de la Suisse, pour y prendre ses quartiers d'hiver. La lâcheté ou la trahison lui en ouvrirent les chemins. Chargés de défendre les défilés du Hauenstein, Jean de Vienne, évêque de Bâle, et le comte de Nidau, laissèrent le passage libre à cette armée, dont les trois divisions se séparèrent aussitôt pour la facilité des subsistances. Yves de Galles, comte de Kent, suivant la lisière du mont Jura, alla mettre le siège devant Buren, où le comte de Nidau ayant été tué d'un coup de flèche sur le rempart, la place fut emportée d'assaut la veille de la Saint-Martin. Ce succès donnant au prince anglais la liberté de répartir ses troupes dans les comtés de Buren, Cerlier et Nidau, il choisit le monastère de Trienisberg pour son quartier général, et s'y établit avec les seigneurs anglais ou flamands qui l'avaient accompagné dans cette fameuse expédition. L'invasion d'une armée aussi formidable répandit en Suisse la désolation et l'effroi ; mais conservant en ce péril une fermeté toute propre à rassurer les peuples, leurs chefs opposèrent à l'ennemi des mesures sages prises avec ce calme imperturbable qui les a toujours caractérisés.

Apprenant que le sire de Coucy, après avoir franchi les limites de la Suisse, y marquait ses quartiers d'hiver. Grandson crut devoir à ses voisins tous les bons offices qu'il pourrait leur rendre auprès de son frère d'armes, et partit à l'instant pour Berne. Des magistrats aussi sages eussent préféré la paix à la victoire la plus assurée ; ils n'avaient garde de refuser les offres du chevalier ; et ce seigneur, chargé de propositions secrètes, prit la route de Saint-Urbain. Rien de ce qui pouvait engager le sire de Coucy à ménager le territoire et les sujets de la république n'ayant été oublié, Othon en obtint la promesse, qu'à moins d'y être forcé par les circonstances, les propriétés seraient plus ménagées à l'avenir. Coucy ajouta même que, si Léopold voulait entendre à un accommodement raisonnable, il abandonnerait volontiers le pays de ses alliés.

Après avoir donné à Grandson une réponse aussi favorable, Enguerrand qui venait d'apprendre l'échec que le comte d'Armagnac avait reçu à Büttisholz, chargea son ami de porter au comte de Kent l'ordre provisoire d'observer à l'avenir plus de ménagement avec les Bernois. Othon ayant quitté St-Urbain la veille de Noël, fut témoin le lendemain, à Frienisberg, de l'effet qu'y produisit la défaite du seigneur de Frant, qui, chassé de Cerlier par Bubenbergr, fut obligé de se replier avec les débris du corps qu'il commandait. Ce fâcheux événement obligea le général anglais de transporter son quartier général à Fraubrunnen le 25 décembre, malgré la neige qui tombait en abondance et la rigueur d'un froid excessif : on devait exécuter ce mouvement à la nuit tombante, pour le dérober à l'ennemi. Le comte de Kent qui sentit tout l'embarras qu'une telle disposition causerait à des religieuses, obligées de quitter subitement leur asile au cœur de l'hiver, et dans un jour consacré aux dévotions les plus solennelles, en fit prévenir dès le matin leur abbesse, la vénérable Claire de Sümiswald. Le général anglais ne s'en tint pas là ; et chargeant Grandson de témoigner ses regrets à cette dame, il le pria de l'escorter, elle et toute sa communauté, jusqu'au lieu qu'elle prendrait pour asile.

Choisir Othon pour remplir cette commission était une grande preuve de discernement : le chevalier vaudois s'en acquitta avec ces ménagements délicats qui n'appartiennent qu'aux cœurs sensibles ; et se faisant annoncer à l'abbesse, de la part du comte de Kent, il se dit chargé de prendre ses ordres. La sainte recluse qui le reçoit à la grille, au milieu de ses religieuses consternées, le prie d'expliquer le sujet de sa visite ; mais en apercevant près d'elle la dame d'Estavayer dans le deuil le plus profond, il se trouble au point d'avoir peine à s'énoncer.

— « Sire chevalier, lui répond l'abbesse, je dois présumer, en effet, qu'il en coûte au général anglais pour chasser de cet asile des filles qui ont consacré leurs jours au Seigneur. Je lui sais gré du soin qu'il prend d'adoucir une telle rigueur autant que les circonstances peuvent le permettre ; mais surtout je le remercie d'avoir choisi le généreux baron de Grandson pour nous rassurer et pour nous défendre des insultes de ses soldats. Que la volonté du Seigneur soit faite ! Contraintes à quitter cette clôture sacrée, où nous aurions voulu vivre et mourir, nous acceptons la retraite que ma nièce nous offre en son château de Belp ; c'est là que je vous prie de faire transporter la communauté ; et je ne vous demande que le temps nécessaire pour pourvoir à la sûreté des vases sacrés. »

Après ce discours, la vénérable Claire va donner ses ordres pour le départ, dont les préparatifs se font en hâte ; bientôt les chariots couverts, destinés à voiturer les religieuses, se trouvent en état de rouler ; et voilà toute la communauté sur la route de Belp.

L'instant d'après, on annonce à Catherine que sa litière l'attend à la porte du monastère : Grandson lui présente la main ; deux dames inconnues au chevalier s'y placent avec elle ; il demande leurs noms à ses gens. L'une d'elle est Mathilde, cette sœur aimable de Gérard, qui s'étant réunie à la dame d'Estavayer, à l'instant de la séparation des deux époux, a suivi son amie dans le couvent de Fraubrunnen, après la mort du baron de Belp ; l'autre, simple pensionnaire de cette maison, se trouve être parente éloignée d'Othon, puisqu'elle est la fille de messire Humbert d'Aleman ; et c'est pour obliger l'abbesse, que les deux amies ont trouvé moyen de la prendre en troisième dans leur litière.

Pendant que les gens d'armes de Grandson escortent les religieuses, le chevalier demeure près de la litière ; après trois heures de marche, on arrive à Belp, le pont s'abaisse, la porte s'ouvre, et le cortège défile dans la grande cour du château. Alors sautant à bas de son cheval, Grandson s'empresse d'offrir la main à Catherine qu'il conduit en silence jusqu'au pied de l'escalier. C'était la première fois depuis huit ans que le chevalier revoyait le séjour qui lui avait offert le bonheur. La fatalité des circonstances qui obligeait ces religieuses, que des soldats chassaient de leurs murs sacrés, à y chercher un refuge ; la rigueur de la saison, le deuil profond de la dame du château, tout enfin contrastait si bien parfaitement avec les souvenirs délicieux qu'il avait conservés du local, qu'un profond soupir trahit l'amertume des réflexions de Grandson à l'instant où l'épouse de Gérard s'efforçait elle-même de lui dérober quelques larmes.

— Que tout est changé... ! s'écrie involontairement Catherine....

« Oh ! oui.... réplique Othon d'une voix altérée, tout, sauf le cœur. »

Trop ému pour se résoudre en cet instant à revoir un lieu où tout lui rappellerait ce bonheur qui lui fut arraché par la plus détestable des trahisons, Grandson soupire encore une fois, il presse la main de son amante, et s'enfuit le désespoir dans le cœur. Dans l'excès de son trouble, il avait repris d'abord le chemin de Frienisberg ; mais se rappelant le compte qu'il doit rendre de la réponse à Enguerrand aux propositions dont on l'a chargé, il change de route, et prend celle qui conduit à Berne.

(A suivre.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.